



«Showroom», show anthropologique drôle et érudit

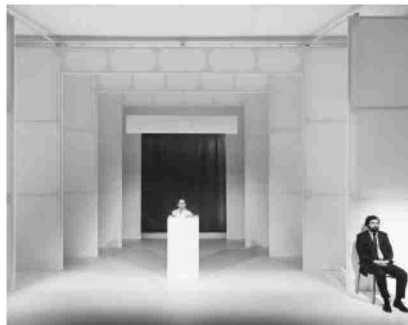
Théâtre ▶ Le trio Balestra/Cardellini/Gonzalez brosse avec brio l'histoire de notre humanité en voie de disparition, dont seuls les artefacts pourraient être les témoins.

Elle trône sur le plateau de la petite Salle des marchandises – le terme n'est pas anodin – du far° festival des arts vivants de Nyon. Mais on ne voit que son visage et le haut de son buste, le reste du corps étant dissimulé dans un coffre blanc. Comme un corps-marchandise ou une sculpture sur son socle, que l'on expose dans un magasin, elle est devenue anonyme, désincarnée, possédant encore quelque chose de l'humain, à savoir le visage et la voix, ou de l'œuvre d'art. Elle rappelle un peu cette Winnie beckettienne d'*Oh les beaux jours* enterrée jusqu'à la poitrine et entourée d'objets, observatrice du temps qui passe, et du désespoir de son époque.

Elle, c'est Rébecca Balestra, jeune et brillante comédienne romande qui s'illustre souvent par son jeu comique tout en incarnant aussi des rôles plus dramatiques. Elle possède un talent rare et sa mobilité de jeu la fait passer d'un registre à l'autre avec aisance. En cette première partie de spectacle au décor de White Cube plus muséal que théâtral, son corps est plutôt contraint. Il n'empêche que son visage, lui, grimace à souhait, pour illustrer les différents «corps» de métier dans lesquels elle se glisse, ces «vies humaines devenues des résidus de la productivité».

On la retrouve dans la peau d'une caissière de la Migros, d'un chauffeur de taxi à Ouchy, en surveillante de la Chapelle Sixtine qui se met brusquement à crier «silencio», devant nous,

spectateurs, avec une gravité et une autorité d'autant plus surprenantes et drôles que la comédienne empruntait quelques secondes plus tôt le ton doux d'une vendeuse de parfums Armani très inspirée chez Globus. Tout cela comme si on y était, car ces mini-sketchs ont été écrits à partir de fidèles enregistrements – dont le lieu et



«Showroom». QUENTIN LACOMBE

la date apparaissent sur le prompteur au-dessus d'elle.

Puis, comme si nous n'avions pas vu le changement venir nous non plus, *Showroom* fait définitivement table rase de l'humain et le texte n'apparaît dès lors plus que sur le prompteur. Il défile assez vite, nous laissant à peine le temps de lire, comme pour mieux appuyer le propos sur la mécanisation, le rapport humains-machines, l'accélération indissociable du progrès, autant de thèmes mis en évidence par cette création collective, présentée comme «une performance sur l'inutile, sur un monde en voie de disparition et sur des individus promis à l'oubli».

On plonge alors dans une double lecture, érudite et théâtrale. La pièce offre un panorama historique de notre évolution humaine, où les auteurs et

metteurs en scène, Igor Cardellini – par ailleurs journaliste à *La Liberté* –, Thomas Gonzalez et Rébecca Balestra, prennent pour prétexte l'origine même de la Ville de Nyon et de sa Salle des marchandises dans laquelle nous nous trouvons. La pièce est une sorte de longue suite de digressions historiques remarquablement construite, qui nous fait parcourir au final un condensé de l'histoire de notre humanité, et a fortiori du progrès, de l'Homme de Néandertal au libéralisme contemporain en passant par la guillotine.

En contrepoint d'un texte plein d'humour truffé de références historiographiques – *Le Sens du progrès* de Pierre-André Taguieff ou *Homo Domesticus* de James C. Scott –, Rébecca Balestra joue, ou plutôt mime sous nos yeux, quelques grandes étapes du développement humain. On la retrouve au milieu de ses artefacts, qui donnent au plateau des airs d'installation, en Romaine dans sa longue tunique blanche entre deux colonnes doriques, ou en cottes de maille façon Monty Python, au son des cloches du Moyen Âge.

Hilarante en impératrice, elle cherche désespérément les bons accessoires pour qu'on peigne son portrait, définitivement pas en femme oisive. Et l'on saluera la touche féministe du trio Balestra/Cardellini/Gonzalez. Après *Self-help* autour du développement personnel, le trio zoome avec brio sur l'histoire de notre modernité, dans notre ère marchande fustigée par Debord «pour qui les individus mêmes deviennent marchandises». La boucle est bouclée.

CÉCILE DALLA TORRE

Version intégrale sur www.lecourrier.ch